

## Au pied du mur

« **V**OUS savez que les Mexicains ont une odeur ? » William regarde la caméra. « Quand ils se changent, ils abandonnent leurs vêtements. Et, lorsque je passe, quinze minutes après, je peux encore les sentir. C'est dégoûtant. » Il hésite, sourit : « Vous allez probablement couper ça au montage. »

William et Katheleen sont américains. Ils vivent au cœur du désert d'Arizona, dans un ranch, à l'ombre du mur de 1 300 km qui complique l'entrée des clandestins mexicains aux Etats-Unis. Dans leur salon, deux écrans de télévision servent de moniteurs de contrôle. Seize caméras à infrarouge surveillent la maison, la clôture, la voiture, la frontière au loin, capturant parfois quelques formes humaines, fragiles et blanches dans la nuit, comme les animaux surpris par des phares. « Ils ne nous veulent aucun mal », avoue William.

Mais quand même. Sur sa table de chevet, un pistolet Glock. Près de l'oreiller de sa femme, un petit Ruger de poche à six coups. Au crépuscule, l'homme patrouille, une torche à la main. Sur son téléphone, les numéros du shérif du comté de Cochise, du FBI et de la NSA. Et puis, le soir venu, sa femme et lui s'installent dans un fauteuil, sur le pas de leur porte, et surveillent sans un mot les collines grillagées.

### Riposte-frontière

« Bonjour ! N'ayez pas peur. Nous avons de l'eau et à manger pour vous. » Mêmes ronces, même lumière, même silence. « Nous venons en amis. » Encombrés de sacs et de jerricans, Robin et John cherchent à aider des clandestins. Ils connaissent les points de passage, les cachettes, les fissures dans les grottes. « Bonne chance », écrit

John au feutre, sur les boîtes de conserve. Le couple ne supporte plus le mur, les *check points*, les patrouilles, les fouilles de voitures par des gardes-frontières qui demandent aux passants s'ils sont américains. « Ils nous ont enfermés dans une zone militarisée, dit Robin. Notre gouvernement a été capable de nous priver de nos droits sous prétexte de nous protéger. »

Pendant quatre ans, Luc Peter et Stéphanie Barbey ont sillonné le désert, pour gagner la confiance des frontaliers. Simples citoyens écartelés entre peur et empathie. Policiers qui confient à la morgue les ossements des malheureux piégés par le désert. Ou anciens du Vietnam déguisés en miliciens, qui en rigolent : « Les coyotes et les vautours s'occupent très bien d'eux. » Fusil d'assaut contre la hanche et équipés de gilets pare-balles, ces retraités suivent les traces suspectes – immigrés ou trafiquants –, retournent du bout de leurs rangers un chemisier abandonné ou un jouet perdu dans la fuite. « Sans cette frontière, des millions de gens viendraient du Bangladesh. »

Plus loin, un cow-boy regrette le temps d'avant le mur. « On s'entraidait pour rentrer les vaches, on grimpait dans les montagnes, on traversait pour boire un coup ou faire la fête. Mais c'est fini. » Lorsqu'on lui demande pourquoi le flot des clandestins ne tarit pas, il hausse les épaules : « Le Parti républicain veut du travail pas cher. Les démocrates veulent des électeurs au rabais. Les Américains veulent des tomates bon marché. »

Dans ce film, il n'y a ni héros ni mauvais bougres. Seulement de pauvres gens déserts, inquiets de voir leur terre aride foulée par plus miséreux qu'eux.

**Sorj Chalandon**

● « Broken Land », le 5/4 à 0 h 15, sur Arte.